

Rolf

À Jane et John Doe

Rolf

Première partie : les derniers instants

La rédaction de cette première partie a été réalisée de mémoire suite à une première destruction du manuscrit. Aucun détail n'a été omis, jusqu'à la ponctuation.

Être Asperger a ses avantages...

« Ne fais jamais hier ce qui devrait
être fait demain. »

John Doe

Au commencement était le verbe.
Au commencement et à la fin aussi.
On va tout ouvrir avec ça.
Pas vraiment facile de débiter.
Ce n'est que le second livre que je rédige.
Je connais pas les codes.
Déjà que l'écriture est difficile, faut en plus que je griffonne ça au
fusain.
Pas voulu me donner un stylo.
C'est donc les doigts sales et les feuilles souillées que je vais vous
balancer tout ça. Empreintes dégueulasses et écritures grossières
en décor. Ma vue amoindrie en prime.
J'ai jamais eu droit à la version facile.
D'autant que je sais pas comment on fait vraiment.
C'est important pour moi, de bien maîtriser les règles.
Tenants et aboutissants, objectifs et fonctionnement.
Sinon c'est le vertige des non-voyants. La fosse abyssale.
Les ténèbres.
Les vraies.
La panique.
La peur qui vous remonte du fond des tripes.
Le petit Léviathan à soi qui remonte pour vous bouffer dans l'eau
noire.
Anxiogène comme vous imaginez pas.
Vous expliquerais. On prendra le temps.
Vous comprendrez.
C'est que je suis pas tout à fait comme vous.
Un peu tordu à ma façon.

Trucs cognitifs. Éthologiques, comme l'expliquait souvent le Docteur Graszki.

Petits travers psy. Biais comportementaux.

Ce genre de trucs.

Y'a que le même qui soit un peu comme moi. Enfin je crois.

Il a l'air de s'en foutre pas mal, lui aussi.

On y reviendra, je vous dis.

C'est que je dois me concentrer sur mon début de récit.

C'est important, un début de livre.

Faut pas se rater.

Ça donne le ton de tout le reste. Pour le lecteur, c'est fondamental.

Y'a un peu tout qui se joue

On sait tout de suite si l'on se fait porter ou si tout à l'air factice.

Il me semble.

Je ne suis pas du tout familier de l'exercice. Vous l'avez bien compris. Mon inculture, ma gaucherie, tout ça doit transpirer à chaque mot. Comme les ploucs invités aux grands dîners mondains. Tout dadais à se sentir encore plus con à chaque expiration.

J'ai bien conscience qu'il y a plein de règles, dans la littérature.

Des figures de style. Des allitérations. Des allégories.

Toutes les figures imposées par l'Académie.

C'est drôle, comme concept, l'Académie. Les drôles de vieillards vêtus de vert avec leur parodie d'épée d'enfant. Les immortels, qu'on les appellerait.

La bonne blague.

Un petit air de super-héros pour des grabataires débattant de l'avenir des épithètes. Cynique emphase pour des débris au remugle de naphtaline et de pisse si vous voulez mon avis. Le genre de fumet qui colore inéluctablement les momies qui auraient déjà dû partir.

Tout ce fatras de grimaces pour tourner en rond.

Ergoter à s'en user les chicots. Savoir s'il faut mettre deux « l » à inutile.

Sexe des anges. Futilité de riches.

Blabla de sarcophages.

Épithètes. Attribut. Hypallage. Diphtongues. Métonymie. Synecdoque.

Toute cette farandole pour éviter d'admettre qu'on ne sait pas, au final, comment faire poindre l'émotion.

Qu'il n'y a pas de recette.

Que Chateaubriand n'a griffonné que pour l'avancement. Que Proust vaut pas tripette.

La petite madeleine à contempler le temps qui passe. À s'offusquer la thyroïde sur l'écoulement des instants qu'on ne reverra plus.

Que Colette a jamais su écrire. Pas plus que Georges Sand, entre deux coucheries et une sortie de belette en laisse.

Que Rimbaud était bien plus avide d'ordre et de règles pieuses qu'on veut bien le dire.

Qu'il n'y a jamais rien eu depuis Céline.

Que si Hemingway a eu du talent c'est que sa plume pissait le sang.

Quinze siècles de littérature pour s'effondrer devant le plus simple constat.

Toutes ces arabesques.

Compliquées.

Alambiquées.

Toutes ces gesticulations ampoulées au possible que je ne maîtrise pas.

Je dois rater quelque chose.

C'est obligé.

Je rate toujours quelque chose.

Ça vient de mes petits soucis.

Ceux que j'ai évoqués rapidement il y a un instant.

Me disperse déjà.

Encore mes déviances. Biais cognitifs à tout rompre.

Asperger jusqu'à l'échine.

Syndromique jusqu'à la gorge. Un peu graphomane en plus.

Toujours à griffonner un peu de partout. L'écriture, c'est le seul moyen de traverser le temps, pas vrai ? Comme les formules d'Einstein, l'émotion en plus. Pour ça que personne y percera jamais les grands mystères de l'éternité de phrases. Les hiéroglyphes sont toujours là, même si personne n'est debout pour les lire.

Aurais pu remplir une bibliothèque entière à moi tout seul si j'avais eu le temps. Gribouiller les murs, mes bras, les carnets. Ces douzaines et douzaines de carnets. La quantité parvient toujours à

susciter le respect alors que ce n'est pas ça qui compte. On ne s'attarde que sur l'épaisseur des volumes alors que tout est dans les allitérations.

La jolie mélodie.

On ne se refait pas. J'ai perdu le fil.

Où en étions-nous ?

Sais plus.

Si, j'ai un livre à écrire, je vous disais.

C'est ça.

C'était ce que j'avais commencé à vous expliquer.

L'écriture d'un livre bien à moi, cette fois-ci. Pur extrait de ma petite personne.

Pas comme l'autre.

Le premier.

Rien à voir.

Oui, j'ai *déjà* écrit un livre. Avant celui-ci.

Un machin complet. Fini. Le premier truc vraiment abouti que j'ai jamais pondu.

Pour lui, je n'avais eu qu'à accoucher sur papier toutes ses paroles. Celles qui, une fois combinées en un seul volume, forgèrent l'ouvrage le plus dangereux qu'une main n'ait jamais rédigé.

Le livre le plus funeste qui fut soumis aux yeux des hommes.

Le livre de la *grande fin*.

La grande libération.

Celui qui balayera l'humanité pour ne laisser la place à rien. Que des gosses. Que des mômes moins carnes que nous autres. Les gosses c'est l'avenir qu'il disait. Que tout le reste, il le balayerait avec l'ouvrage qu'il m'avait confié.

L'apocalypse selon Rolf.

Pas un livre saint, plein de révélations ou de vérités divines.

Rien de tout ça.

Au contraire.

Seulement la peine toute organique.

La tristesse pure d'un regard clair sur tout ce qui nous entoure.

Le triste constat qu'il n'y a, finalement, qu'une unique issue à toute cette sarabande. Qu'on tourne en rond pour crever tous au final.

Que naître et se vider la carcasse n'est qu'une question de point de vue.

Enfin c'est ce que j'ai compris. Mais bon, je me trompe souvent aussi.

Je ne ressens pas les choses comme les autres.

Plus détaché, les gens disent.

Asperger quand tu nous tiens...

Pour cela qu'on m'en a confié la tâche.

Pas possible sinon.

J'étais le seul à pouvoir m'acquitter de cette mission.

Personne n'était en mesure de survivre à l'exercice.

Plaisante pas.

Dans un monde d'émotions empathiques et égoïstes à tout va, les déviants cognitifs demeurent les dernières citadelles.

Qui d'autre est immunisé contre l'apocalypse ?

Rolf ?

Il est bien trop occupé à discuter.

À convertir tout le monde.

À partager sa peine.

Il pleure des nuits entières.

Rarement vu dormir.

Et puis il crèverait sur-le-champ si seulement il pouvait.

Il l'a dit.

Survivre, attendre demain, il s'en foutait.

Préfèrerait plutôt crever.

Reste bien que moi.

Personne ne pouvait tout mettre sur papier.

Seulement moi.

La vie s'autorise ses petites ironies à elle, pas vrai ?

Le seul auteur possible du plus dangereux livre de l'humanité est un attardé sous-éduqué.

L'évangile selon un débile. Ça ferait un drôle de titre. De quoi vous secouer le Vatican entier.

La sainte bible du trisomique.

Sauf qu'évangile signifie « bonne nouvelle ».

Mon Jésus à moi n'annonce rien de très réjouissant.

Il ne révèle rien.

Rolf

Marche pas sur l'eau. Contemple pas le ciel en s'adressant à son père.

Son p'tit *pôpa* céleste.

Mon Jésus à moi a les épaules larges et des avant-bras épais et puissants. Il a un trou dans la tête et des balafres qui lui fendent le visage. Il a les yeux vairons.

Un noir comme les ténèbres et un verdâtre.

Lui qui m'a appris l'expression. Savait pas qu'il y avait un nom pour ça.

Il pleure jour après jour.

Il traîne sa damnation fantastique et terrible.

Unique dans l'histoire. Inexplicable.

Pire fardeau.

Il s'est toujours qualifié de paradoxe. Jamais vraiment compris. J'ai appris à ne pas chercher plus loin. Y'a des choses qu'on ne saisira jamais.

Comme ça et puis tant pis.

Rolf, il nous offre seulement une lecture du monde.

Pas plus.

Pas d'au-delà, pas de divin, pas de spiritualité.

Ces conneries de monde meilleur.

Pas de miracles.

Pas besoin de myrifier le bétail.

Seulement lui offrir le bon prisme de lecture.

La bonne focale.

Seulement l'émotion à l'état brut.

Le constat de ce qui nous entoure.

L'empathie totale.

Un drôle de Jésus tout droit tombé de la tristesse.

Immortel malgré lui. Vraiment.

J'appelle un chat un chat. Pas de sobriquet d'académicien parkinsonien.

L'impossibilité de crever. La pire malédiction. À chacun son ticket de loterie. Le sien il est seulement unique.

On dispose tous de notre petit pouvoir à nous.

Rolf il en a à effrayer la planète entière.

Anti-héros pathétique d'une fin du monde misérable.

De la pitié à toutes les expirations.

Tous les pores.

Comme une nuit de novembre à la lumière orange des réverbères.

Comme un hiver de dix ans.

Quand on y pense, j'étais pas obligé de me lancer dans la rédaction de ce livre.

Celui que vous parcourez.

Le mien, bien à moi.

Mon Apogile.

Ma petite vision toute personnelle de toute cette histoire.

Mon témoignage.

Une fois la rédaction de son livre maudit terminée, il n'y avait plus qu'à s'asseoir et assister à la toute fin.

À s'ennuyer de pas être un des premiers à crever. Reprendre ma graphomanie tordue. Gribouiller tout ce qui me passait par la tête. Noircir les murs à voir les gens tomber comme des mouches, Rolf prêcher et le gamin m'observer avec des yeux à me manger le citron.

Plus qu'à s'asseoir et assister à la fin, je vous dis.

Plus rien à faire hormis attendre et comptabiliser toujours plus de morts.

Des chiffres pas possibles.

Des millions. Plus encore.

Bien plus.

Plus rien à faire. Plus d'utilité.

J'aurais pu parler avec le gosse, mais il est plus passif encore que moi. Un autiste et un mouflet éberlué ça n'a jamais produit de grandes envolées.

Rien à faire. Vraiment.

Et puis j'ai posé les yeux sur ce tas de pages. Mes troubles du comportement ont fait le reste. Les tics ça vous lâche jamais. ?

Peut pas rester sans rien faire.

Une tête, ça se débranche pas comme ça.

Les insomniaques me comprendront.

Faut des centaines d'années d'école et de télévision pour lui riveter les synapses, à la caboche.

La ruiner version *progressisme & civilisation*.

Sinon elle mouline jour et nuit, la gentille p'tite tête-tête.
Graphomaniacque encore et encore. Surtout quand ça va pas.
On expulse comme on peut.
On postillonne de la salive, du sang ou de la poésie.
C'est comme on veut.
Comme on peut, surtout.
Et puis, partager ses paroles ne suffisait pas. Le livre de la grande fin
c'était son œuvre à lui, pas la mienne.
Moi, je n'ai jamais incarné que la main qui tenait la plume.
Une main qui ne ressent rien.
Une main capable de survivre à sa rédaction.
Aucune ligne de moi dans son fameux pavé.
Rien.
Scribe, pas auteur.
Condamner à mort le monde n'est pas une fin en soi.
Enfin, je crois.
Ce serait trop facile.
J'ai beau être idiot, je me rends bien compte.
Fallait bien que je raconte.
Qu'un jour on comprenne.
Qu'un jour on se souvienne. Comment toute cette mort s'est mise
en place. Comment tout a crevé de tristesse. Comment tout tourne
en boucle.
Car c'est vraiment cela qui aura mis un terme à la jolie humanité
toute pimpante de technologie et de pétrole. Les buildings, les
cartes de crédits, les écrans plats. Tout le toutim.
Tout mis en poussière à cause d'un seul élément.
La peine en littérature.
Je plaisante pas.
L'émotion en accès direct.
Sans histoire. Sans blabla.
Sans journal télévisé. Sans jingle à la con. Sans pub.
Sans figures imposées. Académiques.
Artistiques de vide. Littéraires de rien.
La vraie tristesse.
Absolue.
Enracinée jusqu'aux vertèbres.

Petite compréhension de l'hérésie de l'humanité. D'une horreur l'autre.

Ça a été toute une aventure pour ouvrir les yeux des gens.

J'ai déjà interrogé Rolf. Savoir s'il pense que notre rencontre était une coïncidence ou si c'était le destin. Ce genre de trucs.

Pas si fou que ça, ce que je dis. Sans notre collaboration, rien de tout ce qui se joue en ce moment n'aurait vu le jour.

La grande dépression, la mort à grande échelle, les cadavres de partout et toujours cette affluence.

Toujours plus de gens qui se fracassent à toute cette tristesse.

Toujours plus de disciples qui viennent pour l'écouter, le voir.

Et crever. Pas d'autre alternative.

Je lui ai demandé, je vous dis.

Il a souri et a répondu avec une allégorie.

Il sait pertinemment, pourtant, que je ne comprends pas.

Que je ne *peux* pas comprendre.

Syndrôme d'Asperger.

Spectre autistique dernier degré.

Pas équipé.

Pas câblé pour ce genre de jeu.

Que ça me trouble. Me fait paniquer.

Les demeures dans mon genre ne saisissent pas l'ironie et les sous-entendus. On sait que ça existe mais on ne comprend pas réellement ce que c'est.

Comme les hommes avec l'amour, si on regarde de près.

Il m'a abreuvé de ces phrases inintelligibles dont il avait le secret, ses yeux rivés vairons sur moi, un léger sourire aux lèvres. Ce genre de phrases qui provoquent toujours les *grandes vagues*. Toujours avec cette tristesse dans le regard. On y reviendra, à ces *grandes vagues*, vous inquiétez pas.

Je me tenais là, comme un con, à écouter sans pouvoir décrypter.

À tendre l'oreille encore.

À espérer qu'il ajouterait un détail. Qu'il m'aiderait à saisir.

Ce fut pourtant tout ce que j'obtins.

Contrains de me débrouiller avec ça.

Pas su quoi penser. Pas plus avancé aujourd'hui.

C'est tout Rolf.

Rolf

Inaccessible, comme les astres ou les poissons abyssaux monstrueux.

Il ne ressemble à personne.

Un pouvoir à faire trembler tous les puissants de la planète alors qu'il ne demande qu'à s'en délester.

S'en décharger.

Comme la mule qui meurt sous la charge à chaque foulée mais qui continue pourtant à avancer.

Il ne désire que s'en défaire et crever.

Enfin.

Tout doucement.

Rien de plus.

C'est pourtant pas beaucoup demander.

Dame Destin doit avoir l'humour taquin, allez savoir.

La probabilité que deux êtres tels que nous se rencontrent était inimaginable.

Impensable.

Impossible.

Comme je l'ai évoqué, rien de ce qui se passe aujourd'hui n'aurait été envisageable.

Jamais la *Triste Nouvelle* n'aurait vu le jour.

Jamais elle n'aurait été rédigée et partagée.

Six cents pages et la fin du monde à la clef.

La *Grande Dépression*.

La fin de tout.

Mieux que Saint Jean.

Plus radical.

Plus terrifiant.

Pas besoin de cavaliers et de fléaux pour lancer la dernière grande valse.

Rolf a fait plus simple.

Il parle.

Tout simplement.

Il parle au gens et puis les événements s'enchainent d'eux-mêmes.

Les *grandes vagues*.

La simple causalité.

Arithmétique. Chirurgicale.

Comme les frappes de missiles américains au Moyen-Orient.
Comme les pacifications de la Légion Étrangère en Afrique.
Net comme une mine antipersonnelle fabriquée en Norvège, posée
en Israël à destination de petits pieds palestiniens.
Barbaque en geyser et glouglous de tripailles.
Gai comme un journal du vingt-heures.
Finalement, Saint Jean ne vaut pas davantage que Nostradamus.
Tout ça, ça annonce un peu de n'importe quoi dans le futur. Ça
mandoline dans le vague, à déclamer de l'incompréhensible
interprétable à l'infini.
Les convictions sur l'avenir.
Comme écrire sur de l'eau. Pisser dans le vent.
Les successeurs trouveront toujours quelque chose à connecter. Un
lien à faire.
Que ça à foutre.
À s'en ronronner l'esprit à échafauder de la préscience et de
l'ésotérisme de vinasse.
Rolf est bien au-dessus, je vous disais.
Il s'exprime, avec son calme et sa tristesse. C'est tout. Pas plus. Pas
besoin. Il raconte et l'effet est immédiat.
Je sais de quoi je parle.
J'ai vu les conséquences.
J'ai creusé les fosses et traîné les cadavres.
J'ai nettoyé les sols et brûlé les affaires personnelles.
Toute l'eschatologie monothéiste est une gentille maladie.
La fin des temps ne sera pas le produit d'un Dieu qui sonne la fin de
la partie.
Ce sera le fruit d'un simple homme, triste à mourir.
Sauf que la mort est farceuse.
Toute sèche, drapée dans sa toile de jute élimée, sa faux de biais.
Elle doit se lécher les doigts. Gueule tordue et sourire de squalo.
Rolf fait même plus fort qu'elle.
Plus fort que n'importe quoi.
N'importe qui.
Il est la fin du monde.
Et moi.
Moi je suis son apôtre.

Force des choses.

Ai rien décidé. Seulement que je suis immunisé.

Peut-être étais-je prédestiné.

Qui sait ?

De toute manière, ça changera pas grand-chose.

Les avions arriveront dans quelques heures. Des drones peut-être.

Une saloperie tombée par satellite. Je sais pas. Ils nous balanceront

leur nouvelle artillerie. Magnéto-quelque-chose. Nucléo-machin.

Comme y disaient à la télé.

On a toujours fait davantage de découvertes dans l'art de la guerre
que dans la recherche médicale.

Allez savoir.

Voici l'épilogue. Simple comme bonjour. Résumable en trois mots.

Nous périrons tous.

Pas plus simple.

Grandes explosions et morceaux de partout.

L'art de la guerre version XXI^e siècle.

On sous-traite le sale boulot aux drones.

Les généraux le cul bien au chaud.

Les opposants à tenter de se renfiler les boyaux dans les plaies en
hurlant le nom de leur mère. Chair à saucisses expulsées d'un sac à
hurlements.

Un autre Journal du vingt heures.

Toujours plus de viande.

Plus de misère. Plus de souffrance.

Faut croire qu'on aime ça.

La peur inculquée en cornée greffée au couteau à pain.

C'est la fin.

Toute notre macabre aventure s'arrête.

Peux pas dire que j'en sois triste.

M'en fous.

Le syndrome d'Asperger je vous dis.

Détaché jusqu'aux amygdales.

Immunisé d'empathie.

Je ressens rien.

Le vide en-dedans.

Rolf

Comme chez tous les autres, sauf que moi je ne suis pas conçu pour le dissimuler.

Nous oubliera.

Effacera tout ce qui s'est déroulé.

Pas même une ligne dans un livre d'histoire.

Garanti.

Comme deux et deux font quatre.

On n'arrête pas le progrès.

Et si je vous expliquais tout ? Que je revenais au commencement.

Sauf que c'est où, le commencement dans mon cas ?

Impossible à dire.

J'imagine bien que vous devez rien y comprendre à mon charabia.

J'ai appris que ce qui était clair pour moi ne l'était pas pour les autres.

J'ai le temps avant le grand bombardement.

J'ai quelques heures.

Alors je reprends au début.

Sauf que le début, en vrai, c'est quand ?